

Simon HAREL, Nellie HOGIKYAN, Michel PETERSON, dirs,
*La survivance en héritage. Passages de Janine Altounian
au Québec*

Québec, Presses de l'université Laval, coll. Intercultures, 2012, 312 pages

Anne-Hélène Le Cornec Ubertini



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9380>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.9380](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9380)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 340-342

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Anne-Hélène Le Cornec Ubertini, « Simon HAREL, Nellie HOGIKYAN, Michel PETERSON, dirs, *La survivance en héritage. Passages de Janine Altounian au Québec* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9380> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9380>

Tous droits réservés

d'ouvrages dédiés au neuvième art. Il comprend quatre parties. Une première (pp. 19-64), historique, montre à la fois comment Rodolphe Töpffer s'inscrit dans une tradition de la narration en images et comment sa « littérature en estampe » marque une rupture essentielle qui en fait le père de la BD. Plus technique, la deuxième partie (pp. 65-98) s'intéresse à la technologie d'impression spécifique utilisée par Rodolphe Töpffer, l'autographie (variante de la lithographie qui permet, avantage majeur, de travailler à l'endroit) et revient sur la question récurrente de la définition de la BD en s'appuyant sur les réflexions écrites de l'auteur genevois. La troisième (pp. 99-160) analyse la poétique töpfférienne, tandis que la quatrième (pp. 161-202) s'intéresse aux héritiers de l'auteur des *Amours de monsieur Vieux Bois* (1837), dans l'espace francophone : Gustave Doré, Christophe, F'Murr, etc. Stimulantes et abondamment illustrées, ces quatre parties sont complétées par six textes de Rodolphe Töpffer lui-même, permettant ainsi à chacun d'accéder directement aux écrits théoriques du maître.

Ce livre est écrit dans un style clair et offre l'opportunité rare d'accéder à des illustrations du siècle dernier. Il s'appuie sur une grande érudition, évite une analyse franco-française en s'appuyant sur des théoriciens étrangers et propose une riche bibliographie (pp. 308-315). Surtout, il défend, de manière convaincante, sa thèse centrale : « C'est grâce à Töpffer que la bande dessinée a reçu, pour la première fois, une revendication de paternité, un nom (*la littérature en estampes*), partant, une existence sociale, une identité culturelle, une conscience de soi. Töpffer a établi la bande dessinée comme une nouvelle forme de littérature, au service de l'invention frictionnelle, et il l'a introduite en librairie, puis dans la presse (*L'illustration*, dont le tirage, considérable pour l'époque, était de 20 000 exemplaires). Il l'a érigé en média autonome. Ce sont autant de gestes inauguraux que personne n'avait accomplis avant lui » (p. 27).

Bien sûr, on pourra toujours reprocher à l'auteur de critiquer les définitions de la BD données par d'autres théoriciens (en particulier David Kunzle, 1973, *History of the Comic Strip*, Berkeley, University of California Press) sans lui-même définir ce qu'il entend précisément par ce terme. De même, si nommer est, comme l'affirme l'auteur, un moment essentiel, il aurait fallu faire de l'inventeur du terme « bande dessinée », le père de la BD, ou, tout du moins, expliciter en quoi ce terme renvoie, effectivement, à la *littérature en estampes*, alors que la production de Rodolphe Töpffer (autographie, noir et blanc) semble très différente de celle actuelle (numérisation, album couleur). Mais ces

reproches ne sont rien à côté de la grande qualité des propos tenus et de l'immense plaisir du temps passé avec un génie, Rodolphe Töpffer, encore trop méconnu. À lire absolument.

Éric Dacheux

Consol, université Blaise Pascal Clermont Ferrand,
F-63000
eric.dacheux@univ-bpclermont.fr

Simon HAREL, Nellie HOGIKYAN, Michel PETERSON, dirs,
La survivance en héritage. Passages de Janine Altounian au Québec.

Québec, Presses de l'université Laval, coll. Intercultures, 2012, 312 pages

La survivance en héritage. Passages de Janine Altounian au Québec est un livre-hommage à Janine Altounian, essayiste française d'origine arménienne, traductrice connue de Sigmund Freud et auteure d'ouvrages sur la transmission de l'héritage traumatique pour les enfants de survivants du génocide arménien. Le livre permet la rencontre sur le papier de douze auteurs dont chacun prolonge une réflexion sur un sujet abordé lors de conférences et tables rondes au Québec autour des écrits de Janine Altounian. Le parti pris de la collection Intercultures est de croiser les approches disciplinaires, de multiplier les regards portés par différentes cultures sur un même objet. Toutefois, ici, la proposition est inversée, la culture commune est la psychanalyse et l'objet dépend de l'envie de chacun de rebondir sur une thématique particulière. L'ouvrage ne cherche pas à vulgariser des connaissances. Sa lecture présuppose la maîtrise du langage et des concepts psychanalytiques et la connaissance, sinon des œuvres précédentes des auteurs, au moins de leurs univers.

À la lecture, on a souvent cette curieuse impression de suivre l'analyse (au sens psychanalytique) des auteurs, passant, comme sur le divan, d'une idée à une autre, alternant émotions et réflexions, moments présents et passés. Simon Harel, l'un des auteurs et directeur de la publication, explique ainsi son choix : « Aurait-il fallu rédiger des fiches, relire des segments de l'œuvre, faire preuve de sérieux de façon à ce que les balises du propos théorique de l'auteure soient posées comme il se doit ? Je n'ai pas fait ce travail. À l'encontre de ce point de vue, j'ai privilégié la figure de l'excès, de la démesure » (p. 260). C'est sans doute la principale critique que nous pourrions formuler. Souvent confronté au manque de fil conducteur ou de structure des textes, si on veut poursuivre la lecture, on n'a pas d'autre choix que lâcher prise et se laisser porter. Néanmoins, de l'hétérogénéité des

contributions, il ressortent une véritable envie de lire les travaux de Janine Altounian et la conviction que les clés de lecture du monde dont ils sont porteurs sont extrêmement précieuses pour des questionnements actuels liés à la mondialisation, l'identité individuelle et sociale, les migrations, l'exode, le communautarisme, la laïcité, l'École de la République... Le pari de l'ouvrage est réussi : il donne envie de lire, de réfléchir et d'agir.

Le premier chapitre (pp. 3-20) est écrit par Janine Altounian. Elle y rappelle ses origines, le génocide arménien, l'héritage laissé par son père : un cahier retraçant sa déportation et celle de sa famille alors qu'il était adolescent. Comment se construire malgré le traumatisme ? Selon Janine Altounian, « les héritiers d'un exil violent se doivent d'effectuer un *déplacement* culturel, linguistique et politique afin d'inscrire dans le monde la place effacée de leur histoire et se l'approprier psychiquement » (p. 7). Contrairement à beaucoup qui n'ont en héritage que du non-dit, elle dispose d'un legs, d'une histoire familiale grâce à ce cahier d'écolier écrit en langue turque avec des caractères arméniens, et ce dernier l'aide à faire son deuil post-traumatique. À plusieurs reprises, Janine Altounian regrette l'École de la République qui fut la sienne lors de son arrivée en France et déplore la perte des valeurs républicaines. Malheureusement elle n'en dit pas plus sur ce point, laissant le lecteur à ses interprétations.

Dans la richesse foisonnante des contributions suivantes, nous retiendrons plusieurs idées-forces. Bien sûr, il est question des traces laissées par les victimes et les survivants, essentiellement non écrites, trahies par chaque geste du quotidien. La souffrance est si forte chez les parents qu'elle les absorbe au point que leurs enfants ne sont plus les héritiers de leurs rêves irréalisés : « Le regard des survivants disqualifie secrètement les objets d'un monde devenu non pertinent mais que [l'enfant], pourtant, devrait pour son propre compte, apprendre à désirer » (p. 175). Si l'héritier subit les dommages de ces traces, il devient pleinement acteur dès lors qu'il veut survivre et tenter de trouver sa place, il « doit se constituer en sujet de l'héritage » (p. 152). Commence alors un travail de traduction des traces et de remise au monde symbolique des morts et des disparus. La réussite de l'entreprise dépend de la reconnaissance du génocide dans le pays d'accueil et du refus de la « confusion généralisée entre bourreaux et victimes » (p. 42) par une forme de psychologisation aberrante dans laquelle tombent certains psychanalystes par facilité. Cette reconstruction passe aussi par les témoins, comme Janine Altounian ou Farid Boudjellal, auteur de la bande dessinée *Mémé d'Arménie* (2006, Paris, Futuropolis).

Les processus de survivance diffèrent d'un individu à l'autre, mais dépendent aussi en grande partie du pays d'accueil. Si, en Europe, et particulièrement en France, « l'individu arménien s'est trouvé d'un jour à l'autre citoyen à part entière, ayant ses droits de citoyen », les arméniens du Moyen-Orient ont dû se replier sur leur langue, leur culture et les origines génocidaires de leur exil pour exister dans « un système confessionnel et communautaire » (p. 138).

Le livre rend hommage à la capacité de Janine Altounian d'être à l'écoute de l'autre sans être enfermée dans son seul héritage, et de donner ou de permettre des analogies opératoires. Par exemple, malgré la spécificité de la survivance à un génocide et la particularité de chaque génocide, Janine Altounian propose une analogie avec les enfants d'immigrés. Une des auteurs, Marie Desrosiers (pp. 59-90), y voit l'invitation à élargir le questionnement aux enfants adoptés, ceux qui sont privés de la connaissance de leurs origines et de leur histoire en cas d'adoption plénière. Si l'effacement des traces fait intégralement partie des projets génocidaires, comment lire et comprendre celui-ci ? Le caractère synthétique d'une note de lecture renforce l'impression de dissonance entre ce chapitre sur l'adoption et les autres, mais, pris dans la densité de l'ensemble, il illustre la qualité de « convoyeur de sens » que chaque auteur reconnaît à Janine Altounian et que Djemaa Maazouzi (pp. 91-112) retrouve chez Tzvetan Todorov : « J'ouvre ce souvenir à l'analogie et à la généralisation, j'en fait un exemplum et j'en tire une leçon ; le passé devient principe d'action pour le présent » (p. 95).

Commençant dans l'ouvrage par les traces écrites du récit de Vahram Altounian, le père de l'auteure, la question de la lecture des traces s'élargit à celle de la traduction de ce cahier d'écolier puis à la traduction d'une manière plus générale. Cette thématique apparaît plus conflictuelle. Michel Peterson (pp. 177-196) regrette que Janine Altounian considère la traduction comme une perte : « En définitive, Janine Altounian ne dit rien de l'en-plus de la traduction » (p. 194). La complexité de l'expression de la souffrance se double de celle de la traduction dans une autre langue des écrits des survivants : « Traduire, c'est déjà interpréter » (p. 213). Il en va ainsi des poèmes de Juan Gelman, père argentin exilé dont le fils a disparu sous la dictature militaire.

Enfin, comment réussir à s'emparer de la question centrale du génocide arménien quand on est soi-même héritier du traumatisme de la solution finale nazie ? Simon Harel pp. 215-274, n'y arrive pas et découvre

que les blessures qu'il croyait refermées ne le sont pas. Il nous entraîne dans son tourment et dans une réflexion sur l'écriture-hébergement chère à Janine Altounian, sur la littérature, sur le genre littéraire du témoignage. Mais, au bout du compte, « dire ne guérit pas [...] ». Au mieux, l'art de dire permet d'atténuer cet excès qui appartient au domaine du traumatique » (p. 225). La bienveillance et l'empathie de l'écoute psychanalytique sont contre-productives pour les héritiers de traumatismes post-génocidaires. Alors que faire ? Y travailler sérieusement, suivre Janine Altounian, ce « convoyeur de sens » (p. 95) qui réussit à amener la question sur la scène publique, à ouvrir un espace de dialogue y compris sur d'autres questions d'actualité et d'éthique, « sans jamais perdre de son intransigeance quant aux bourreaux, aux complices de la catastrophe » (p. 92).

Anne-Hélène Le Cornec Ubertini

ISM, université de Nice, F-0624

Anne-Helene.UBERTINI@unice.fr

Yves JEANNERET, Critique de la trivialité. Les médiations de la communication, enjeu de pouvoir.

Paris, Éd. Non Standard, 2014, 784 pages.

Ici-même (2009, *Questions de communication*, 16, pp. 322-325), nous avons présenté le volume d'Yves Jeanneret consacré à ce qu'il nomme la « trivialité » (2008, *Penser la trivialité*, Cachan, Hermès/Lavoisier). L'auteur poursuit cette entreprise avec un ouvrage beaucoup plus ample (784 pages), qui se présente cette fois moins comme une proposition méthodologique que comme une véritable somme (« œuvre qui résume toutes les connaissances relatives à une science, à un objet » dit *Le Grand Robert de la langue française*). S'il est impossible désormais de réunir « toutes » les connaissances, du moins Yves Jeanneret rend-il compte ici du parcours d'un quart de siècle de ses propres recherches et d'une foule d'autres chercheurs, d'où la richesse des notes (plus de 1 300) et des références à d'autres publications (plusieurs centaines). D'emblée, cela désigne ce livre imposant et dense comme une référence très durable à la circulation créative des objets qui deviennent culturels du fait même de cette circulation, mais aussi à leur économie politique, qui forme la dernière partie de l'ouvrage (pp. 511-728) et constitue un apport tout à fait nouveau d'Yves Jeanneret à la réflexion sur l'industrialisation de la culture (Theodor W. Adorno et Max Horkheimer) et l'informativisation de la société (Bernard Miège).

Certes, ce livre exige un effort du lecteur, effort allégé par une heureuse typographie du texte, qu'on a déjà remarquée chez cet éditeur, mais alourdi par celle des

notes, composée dans un caractère qui « chasse » très peu, mais renvoie aux prouesses oculaires des lecteurs de la presse d'après-guerre et de la rareté du papier.

On ne doit pas le lire comme une encyclopédie sur les révolutions annoncées dans la circulation de la culture, bien qu'elles y soient analysées (*Wikipedia* et *Google*, réseaux sociaux, intelligence du public, communication virale, etc.), car « c'est une entreprise problématique et politique » (p. 25), dans la tradition de la « dénaturalisation » de Roland Barthes. En revanche, on peut le lire comme un manuel sur les fondamentaux de la communication (métiers, dispositifs, industries), ou davantage comme une théorie du social qui situe les héritages et les propositions nouvelles. Enfin, on peut le lire comme un récit, d'une recherche de longue haleine de l'auteur lui-même (sur les écrits d'écran par exemple), récit d'une réflexion de plus d'un demi-siècle sur l'économie scripturaire, l'industrie culturelle (ou les industries culturelles), le capitalisme médiatique, etc., et c'est aussi de cette façon qu'Yves Jeanneret le propose à la lecture car l'Histoire n'est pas achevée.

Capter les textes et les idées, les mettre sous une forme qui facilite leur circulation, proposer des formats et des dispositifs qui incitent à s'intégrer au modèle proposé et en font parfois un impératif, tout cela permet aussi d'acquérir du pouvoir et de l'argent. Cela n'est pas nouveau, et Yves Jeanneret, en cela successeur et héritier de Louis Marin, excelle dans le rappel et l'analyse de motifs plus anciens qui enrichissent sa perspective. Car ce livre éminemment théorique fourmille d'études de cas qui ancrent la réflexion tantôt dans une histoire plus ancienne (historiographie du Roi), tantôt dans des situations qui renvoient le lecteur à sa propre expérience des guides touristiques, des affiches, des moteurs de recherche, des sollicitations de ses « amis » à les rejoindre sur tel ou tel réseau, etc.

L'écriture d'Yves Jeanneret est extrêmement claire, mais fourmille de concepts souvent issus de sa culture gréco-latine (« polychrésie »), ou de distinctions qui facilitent le travail du concept (« industrie médiatique/médiatisée/médiatisante »), ou encore de néologismes (« plastigramme ») qui rendent utile un petit « lexique » (pp. 10-15), au début de l'ouvrage pour le lecteur non averti.

Enfin, et ce n'est pas un mince mérite, si le travail d'Yves Jeanneret est ambitieux, l'auteur n'est jamais prétentieux, et on doit relever son renvoi scrupuleux aux auteurs auxquels il se réfère ou dont il s'inspire et qui sont souvent de jeunes chercheurs. Il est si peu